PQ
472
C3
16

Association Internationale des Amis de Pierre Loti

Cahiers
PIERRE LOTI

Numéro 16

Mai 1956

CHRONOLOGIE DE PIERRE LOTI

1850 (14 janvier). — A Rochefort-sur-Mer, naissance de Louis-Marie-Julien, troisième enfant de Théodore VIAUD et de Nadine TEXIER.

1860-1866. — Etudes sous la direction de professeurs particuliers, puis au collège de Rochefort (Cf. *Le Roman d'un enfant*).

1866-1867. — Séjour à Paris : élève externe au Lycée Napoléon (Henri IV)

1867-1869. — Elève à l'Ecole navale (Borda). Cf. *Prime Jeunesse.*

1869 (1er août). — Aspirant de 2e classe.

1869-1870. — Campagne d'instruction sur le « Jean-Bart » (Méditerranée, Brésil, Etats-Unis, Canada). Cf. *Un Jeune Officier pauvre.*

1870-1871. — Campagne sur le « Decrès » (Manche, Mer du Nord, Baltique).

1871-1872. — Croisière vers l'Amérique du Sud et le Pacifique sur le « Vaudreuil » et « La Flore » (Sénégal, Guyane, Brésil, Uruguay, Terre de Feu, Chili, Ile de Pâques, Iles Marquises, Tahiti, San-Francisco, Montevideo, Rio de Janeiro). Cf. *Le Mariage de Loti.*

1873 (26 juin). — Enseigne de vaisseau.

1873-1874. — Embarquements sur le « Pétrel » et « l'Espadon » (Sénégal, Guinée). Cf. *Le Roman d'un Spahi.*

1875. — Stage à l'Ecole de Gymnastique de Joinville-le-Pont.

1876. — Embarquements sur la « Couronne » (Salonique) et le « Gladiateur » (Constantinople). Cf. *Aziyadé.*

1877-1879. — Embarquements sur le « Tonnerre » (Côtes de Bretagne) et la « Moselle » (Ports du Nord, Normandie, Bretagne). Cf. *Mon Frère Yves.*

1880-1881. — Sur le « Friedland » (Méditerranée, Algérie, Adriatique). Cf. *Fleurs d'ennui.*

1881 (24 février). — Lieutenant de vaisseau.

1883-1884. — Sur « l'Atalante » (Campagne du Tonkin).

1885-1886. — Sur la « Triomphante » (Campagne de Chine, séjours au Japon, Bretagne). Cf. *Propos d'exil, Madame Chrysanthème, Japoneries d'automne, Pêcheur d'Islande*).

1886 (20 octobre). — Mariage avec Jeanne-Blanche FRANC de FERRIÈRE.

1887. — Voyage en Roumanie, pèlerinage à Constantinople. Cf. *Fantôme d'Orient.*

(la suite en page 3 de la couverture)

N° 16 Cahiers PIERRE LOTI MAI 1956

Abonnement annuel : **600** fr.

Chèque postal : Paris 87-67-64

SOMMAIRE

Pages

L'Association 2

Pierre LOTI. Journal intime inédit (8e partie : Le Palais de l'Impératrice) 3

Maurice GUIERRE. « Droit Devant », l'ami « terrible » de Loti ... 9

André MOULIS. D'une interprétation abusive de l'œuvre de Loti.. 17

Docteur BOURRIAU. La correspondance Pierre Loti-Ludovic Halévy (V)..... 21

VARIÉTÉS. Revue des lectures, conférences, etc..... 26

Directeur : Capitaine de Frégate (R.) A. VULLIEZ

Rédacteur en chef : André MOULIS

Administrateur : R. GUÉNEAU, 13, avenue de Saint-Mandé. Paris (XIIe)

L'ASSOCIATION

A l'occasion du 80e anniversaire de notre Président, notre Administrateur a adressé à Claude Farrère les félicitations de l'Association. Nos vœux aussi pour que, de nombreuses années encore, demeure à notre tête celui qui fut le disciple préféré de Loti.

Notre souscription pour l'apposition d'une plaque sur la maison de « l'Oncle du Midi » à Bretenoux (Lot) est close. Voici la 4e et dernière liste :

Anonyme (2e versement) 1.500 fr. ; Mlle Golfie-Drouet (Bordeaux) 500 fr. ; Mlle Berthe Durand (Poitiers) 400 fr. ; M. Lanoizelée (Paris) 400 fr. ; M. René Vigne (Montreuil) 400 fr. ; M. Couret (Paris) 300 fr. Total général : 31.000 fr.

Merci à tous les généreux amis qui nous ont permis de réaliser ce projet.

Notre Rédacteur en chef, M. André Moulis, qui habite la région s'est mis en rapport avec la Municipalité de Bretenoux et avec le Syndicat d'initiative de cette ville, que préside notre ami le Dr Georges Robin. L'inauguration aura lieu le dimanche 29 juillet.

Le Président Jean Marie a bien voulu accepter de représenter notre Association à la cérémonie d'inauguration et d'y prononcer un discours.

Le 17 mars, il y eut un an déjà que le cher baron Chasseriau nous a quittés. Comment pourrions-nous l'avoir oublié ? Nous n'en sommes pas moins reconnaissants à notre éminent ami M. Jean Dufour de nous rappeler ce triste anniversaire. M. Dufour nous communique la photographie de la dalle sous laquelle, dans le cimetière d'Hendaye, repose notre cher disparu. On peut y lire : *Baron Frédéric Arthur Chasseriau, chevalier de la Légion d'honneur, Fondateur de la Société des Amis de Francis Jammes, vice-président de l'Association des Amis de Pierre Loti, décédé à Biarritz le 17 mars* 1955. L'Association n'oublie pas.

Le sort nous est cruel. Nous avons appris la disparition de plusieurs de nos amis : M. Dexant, chirurgien-dentiste (Rochefort). M. Mahmut Alaycli (Istanbul) dont le *Cahier* nous est revenu avec la fatale mention « ölmüştür » (décédé). Nous présentons à leurs familles nos biens sincères condoléances.

M. Henry Vivier, Conseiller d'Etat, membre de notre Comité d'honneur, est décédé à Bordeaux à l'âge de 82 ans. Il était, croyons-nous, cousin de Pierre Loti. Il fut successivement secrétaire du Préfet de Police, conseiller de Préfecture à Chartres, La Rochelle et Bordeaux. A Mme Henry Vivier, elle-même membre de notre Association, nous présentons nos condoléances très émues.

Nous souhaitons une cordiale bienvenue aux nouveaux amis qui se sont fait inscrire au cours du trimestre écoulé : 501. Mme Vaclin (Versailles) ; 502. Mlles Yvonne et Bernadette Marie (Latresne) ; 503. M. Pierre Delmas (Bordeaux) ; 504. Mme Laurence Visa (Lyon) ; 505. M. Ferhad (Paris) ; 506. Baker library, Darmouth College (Hanover).

En outre, en mémoire du baron Chasseriau, notre ami M. Jean Dufour, Directeur-général adjoint du Crédit Lyonnais, déjà membre bienfaiteur de notre Association, s'est fait inscrire comme membre Fondateur à vie.

Un certain nombre de nos adhérents ont oublié de régler leur abonnement-cotisation (600 fr.), échu le 1er janvier. Nous les prions de se mettre en règle sans tarder. Les intéressés trouveront le présent paragraphe coché au crayon rouge et une formule de chèque-postal jointe. Merci d'avance.

JOURNAL INTIME INÉDIT DE PIERRE LOTI

(8e partie : Le Palais de l'Impératrice)

Nous avançons toujours entre les vieux arbres dans une absolue solitude, comme si tout était mort et voici, me dit mon guide, le « Lac des Lotus » et le « Pont de marbre »...

Ces deux noms, qu'on avait entendus souvent, et qui semblaient des noms de féerie, des noms désignant des choses qui ne pouvaient être vues, mais des choses dont la renommée pourtant avait transpiré à travers les farouches remparts de la « Ville murée », ces deux noms qui évoquaient pour moi des aspects de lumière et d'ardente couleur me surprennent, prononcés ici, dans ce morne désert, sous ce vent glacé.

Le « Lac des Lotus ». J'imaginais, comme l'avaient chanté les poètes chinois, une étendue toute rose, une étendue de grands calices sur l'eau. Et c'est ça, c'est ce sinistre marécage, couvert de feuilles et de roseaux fripés par les gelées. Et puis il est immense bien plus que je ne pensais, il s'en va, s'en va, vers de tristes rivages de vieux arbres et de vieilles pagodes, sous le ciel gris.

Le « Pont de marbre », en effet, ce long arceau blanc, supporté par des séries de piliers blancs, cette courbe gracieuse, ces balustres à têtes de monstres, cela répond à peu près à l'idée que j'en avais, et c'est très chinois. Mais ce lac, où sont ses calices tout roses ? De près cependant, oui, ce sont bien des lotus ; je reconnais, roussies et mortes, leurs larges feuilles que j'ai vues si vertes aux palais d'Yeddo. Et ils devaient être fleuris à profusion, car les tiges et les calices desséchés se dressent encore au-dessus de la vase comme un champ de roseaux. On m'explique que les Alliés les ont vidés, ces lacs artificiels, pour déverser leurs eaux dans le canal de communication entre Pékin et le fleuve, afin de rétablir cette voie que les Chinois avaient desséchée de peur qu'elle ne servît aux envahisseurs d'Europe.

Ce Pont de marbre, de 150 mètres de long, enjambe le Lac des Lotus, très rétréci en cet endroit, et c'est sur l'autre rive, tout près, que je trouverai ma résidence impériale. Elle est hantée, l'entrée de ce grand pont, par deux personnages bien horribles, en robe bleue, effondrés sur la berge, deux cadavres en pleine pourriture.

Sur l'autre rive, la rive où je vais habiter, voici des murailles épaisses comme des remparts, des portiques brisés, puis des ruines et des débris, car on s'est beaucoup battu par là. Devant un vieux mur gris, des chiens crevés, un amas de loques et de détritus répandant une odeur cadavérique — toujours, partout, le désarroi et la mort — ; dans ce mur une brèche toute fraîche, gardée par deux chasseurs d'Afrique ; c'est là chez

moi. Et sans doute je vais habiter encore dans les décombres et la misère.

Je descends au milieu d'une cour pleine de débris. Je suis noir de poussière, saupoudré de neige et mes dents claquent de froid. Au fond de cette cour cependant, une longue galerie vitrée, élégante, légère, intacte, dirait-on, au milieu de la destruction des abords. Et à travers les glaces on voit briller des ors, des porcelaines, des soies impériales traversées de chimères et de nuages. C'est bien un coin de palais, très caché là, et que rien ne décelait aux alentours...

Etrange, notre premier dîner au milieu de ces merveilles. A une petite table d'ébène, Cluzeau et moi, enveloppés dans nos capotes au collet remonté, grelottants de froid, servis par Osman qui tremble de tous ses membres. Une pauvre petite bougie chinoise de cire rose, plantée dans une bouteille — bougie ramassée par là dans les débris d'un autel d'ancêtres — nous éclaire à grand'peine, tourmentée par le vent. Nos assiettes, nos plats sont des porcelaines inestimables jaune impérial, marquées au chiffre de l'Empereur Kouang-Si qui fut contemporain de Louis XV. Notre vin de ration, notre eau trouble — bouillie et rebouillie par peur des cadavres qu'on a jetés dans tous les puits pour les empoisonner — sont dans d'affreuses bouteilles qui ont pour bouchon des navets taillés au couteau. La scène se passe dans une galerie d'une longueur à n'en plus finir, dont les lointains sont dans le noir mystérieux et où s'esquissent vaguement des splendeurs de mille et une nuits. Nos pieds glacés posent sur des tapis impériaux jaunes, à haute laine, où s'enroulent les dragons à cinq griffes. A côté de nous brillent doucement, à la lueur de notre pauvre petite bougie finissante, des vases de dix mille francs, des écrans fantastiques, des trônes, des monstres, des choses dont la magnificence étrange n'a plus de prix. Et nous sommes pleins de poussière, traînés, crottés, l'air de grossiers barbares, intrus chez des fées.

La longue galerie, dont on ne voit pas les extrémités, a des glaces de chaque côté jusqu'à hauteur d'homme et ces choses frêles sont seules à nous séparer du grand noir sinistre, plein de ruines et de cadavres, qui nous environne. Au-dessus des glaces c'est, suivant l'usage chinois, une série de châssis garnis de papier de riz qui sont déchirés de toutes parts et à travers lesquels nous arrivent, comme en plein vent, tous les souffles glacés de la nuit.

Notre maigre ration de soldat avalée, notre thé bu dans des porcelaines de musée, nous n'avons pas le courage de rester pour l'heure de la cigarette, tant ce froid nous glace jusqu'aux os. Nous préférons nous séparer pour aller dormir. Cluzeau, qui a pris possession de ce lieu deux jours avant moi, me mène dans la chambre qu'il me destine. C'est au rez-de-chaussée, bien entendu, puisque les constructions chinoises n'ont jamais d'étage. J'ai, pour me séparer de la nuit extérieure, des glaces, comme dans la galerie du dîner, de très légers stores de soie blanche et des châssis de papier de riz crevés par le vent. Quant à la porte, toute vitrée, je l'attacherai avec une ficelle car elle n'a plus de loquet.

J'ai par terre d'admirables tapis jaunes. J'ai un grand lit impérial d'ébène sculptée avec des matelas de soie et d'or. Demain j'irai dans les réserves de l'Impératrice choisir les bibelots qui plairont à ma fantaisie pour décorer mon appartement. Cluzeau éprouve le besoin de m'assurer que les portes des murs extérieurs et la brèche par où je suis entré sont bien gardées par des factionnaires. Il s'en va dormir dans son logis, sous la garde de ses ordonnances, à l'autre bout du palais. Je fais coucher près de moi Osman et David. Nous nous endormons en tremblant de froid dans les belles soies de l'Impératrice, entendant le vent d'hiver qui tourmente et déchire nos carreaux en papier de riz.

Et dans un demi-sommeil, au milieu de la nuit, nous entendons, de temps à autre, des fusillades espacées, sinistres dans le lointain.

Dimanche 21 *octobre.* — Changement à vue. Au réveil le soleil rayonne, chauffe comme un soleil d'été. Et toute cette magnificence, un peu bouleversée, s'éclaire d'une lumière d'Orient.

Et c'est amusant d'aller à la découverte dans le dédale de ce palais caché, très bas dans un lieu bas, dissimulé derrière des murs et des arbres. Il est un assemblage de très longues galeries droites, vitrées des deux côtés comme des serres, avec des boiseries d'une légèreté extrême. Elles forment, ces galeries, comme des damiers de cours intérieures plantées d'arbustes et de bosquets ; on voit à travers et on voit en passant les merveilles d'art qu'elles contiennent ; elles ne sont défendues par rien, et on sent que toutes ces frêles choses sont construites dans un lieu tellement impénétrable, gardé par tant de remparts, que l'on considérait qu'il était inviolable et qu'on n'avait rien à y craindre. Il y a des alignements de grands vases de faïence contenant des arbustes, grenadiers et lauriers, que l'on devait rentrer l'hiver. Il y a des plates-bandes de zinnias à moitié morts de sécheresse depuis que l'étrange dame est en fuite et que l'on n'arrose plus. A mesure que l'on s'éloigne vers le bois — et sous le bois, pourrait-on dire — les logements, les galeries deviennent plus modestes : habitations de mandarins, d'intendants, de jardiniers, de domestiques. Il y a des jardins entourés de murs où l'on accède par des portes de marbre bizarrement sculptées et qui sont remplis de petits bassins, de prétentieuses et étranges rocailles. Il y a des jardins potagers aussi, car c'est un village, une ville, tout un monde. On y cultivait des kakis, des raisins, des aubergines et quantité de citrouilles bizarrement déprimées pour faire des gourdes. Il y avait des petits pavillons pour la culture des vers à soie (qui est en Chine un passe-temps princier) et des petits kiosques pour les graines potagères, chaque espèce de graine contenue dans des jarres de vieille porcelaine avec dragons impériaux qui seraient des pièces de musée.

Le plus imprévu, dans cet ensemble, c'est une église gothique avec ses deux clochers, un presbytère et une école, choses bâties jadis par les missionnaires, dans des proportions grandioses. L'Impératrice qui, en quittant la régence, désirait bâtir là ce palais et étendre les dépendances

de la Ville Impériale, avait échangé tout cela aux évêques contre des terrains plus vastes situés plus loin, contre une église plus grande et plus belle (contre ce nouveau Peh-Tang où les missionnaires et quelques milliers de chrétiens ont subi cet été les horreurs d'un siège de quatre mois). Et elle avait, cette Impératrice, en femme d'ordre, utilisé cette église et ses dépendances pour y déposer, dans quelques milliers de caisses, ses trésors de toute sorte. Et on n'imagine pas ce qu'il peut y avoir de choses étranges dans les réserves d'une Impératrice de Chine.

Avant nous, les Japonais, très pillards et destructeurs, ont campé dans ce labyrinthe de palais ; ensuite, sont venus les Cosaques, puis les Allemands qui nous ont précédés. Et on a déjà emporté d'ici des tombereaux de pillage, mais il reste encore de quoi emplir des musées. En quel indescriptible désarroi tout cela, en quel méli-mélo extravagant ! On voit qu'on avait commencé des triages, les Allemands, sans doute, gens d'ordre. Dans les longues galeries vitrées, sur une longueur de 15 ou 20 mètres, sont empilés des coussins et des matelas, de soie et d'or, brodés, rebrodés de chimères et de fleurs. Ensuite la section des bronzes ou la section des écrans... Et c'est à l'infini, car il y avait ici des richesses accumulées pendant des siècles dans la Ville Violette et transportées par l'Impératrice dans les dépendances de ce nouveau palais.

Nous nous occupons surtout de l'aile principale, où le général fera ses salons et où, par fantaisie, nous prenons nos petits repas de soldats en campagne au milieu d'un luxe d'Héliogabale.

Notre déjeuner, ce matin, s'éclaire d'un soleil splendide et ces vitrages nous donnent une tiédeur de serre. Toute l'élégance de ces longues galeries est dans les arceaux d'ébène épais qui s'y succèdent de proche en proche ; ébène tellement sculptée, fouillée, ajourée, qu'on dirait des charmilles de feuillages noirs se succédant en perspective jusque dans les fonds. Ce matin notre décoration, qui changera peut-être ce soir, consiste surtout en des paravents de laque noire sur lesquels sont jetés des vols tourmentés de cigognes de grandeur naturelle dont chaque plume est faite en relief d'une nacre blanche différente ; un trône et des fauteuils pareils. Et quelques brûle-parfums en vieux cloisonné aux teintes inimitables, d'un mètre de haut, posant sur des têtes d'éléphants d'or. Dans les lointains de la galerie, les merveilles se succèdent : fauteuils de laque rouge ciselée, écrans féeriques, potiches géantes, plus vieilles que nos cathédrales. Tout cela, sous les arceaux d'ébène, s'en va en perspectives qui n'en finissent plus. Et la lumière qui tombe sur ces merveilles est admirable.

Dehors, pour préserver les vitrages du soleil trop ardent des étés, courent des vérandas faites de colonnades légères, d'un vert bronze avec gerbes de lotus roses.

Une découverte de ce matin — et nous en ferons tant d'autres ! — c'est, dans une grande salle qui était restée fermée, les décors et les accessoires du théâtre impérial. Oh ! l'étrangeté de tout cela ! Evidemment on devait jouer des féeries mythologiques se passant dans les

nuages, chez les Dieux ou aux enfers. Ce qu'il y a là dedans de monstres, de bêtes, de diables, en carton, en papier, montés sur des carcasses de bambou ou de baleine, tout cela fabriqué avec un suprême génie de l'horrible, avec une imagination qui dépasse les extrêmes limites du cauchemar ! Cela périra par le feu, tout cela qui servit à amuser ou à troubler la rêverie du jeune empereur débauché, somnolent et malade. Ce local servira pour l'hôpital de nos soldats, il faut le déblayer. Et avec quelle joie nos chasseurs d'Afrique charrient dehors, au grand soleil de onze heures, toutes ces choses, les énormes bêtes d'apocalypse, les éléphants grands comme nature qui ont des écailles et des cornes et qui ne pèsent rien, et qu'un seul homme fait sauter et courir. Et ils les brisent, ils sautent dedans, les réduisent à rien, et les brûlent.

Aussitôt le déjeuner, je vais prendre possession de ce qui sera mon cabinet de travail pendant ces quelques jours, dans le recueillement et la solitude.

C'est de l'autre côté du Pont de marbre, en allant vers la Ville Violette, dans un troisième palais de l'Impératrice appelé « La Rotonde ».

Juste au bout du Pont de marbre, en face des deux cadavres qui sont toujours là, au beau soleil de ce matin, dans les lotus gelés, on trouve un portique monumental de bois laqué avec les deux inévitables monstres de marbre blanc. Derrière ce portail se dresse un grand mur épais comme un rempart avec une porte de forteresse que garde, en ces temps insolites, un poste d'infanterie de marine qui a la consigne de ne laisser passer que moi-même ou mes serviteurs.

La porte franchie et refermée, on monte par un plan incliné en pierre, sur une vaste esplanade — artificielle sans doute, malgré ses grandes proportions — esplanade de douze mètres de haut, qui supporte un temple, des jardins d'arbres centenaires, des rocailles, des kiosques, des petits palais, des petits miradors. De tous ces points, on a vue changeante et toujours admirable sur les parcs et les palais, sur toute la Ville Violette d'un côté, sur le Lac des lotus, de l'autre.

Aujourd'hui, c'est là-haut le silence, le calme de l'isolement et de la mort. Dans le temple qui est là, très criblé par des éclats d'obus, une grande déesse de jade, en robe d'or, qui était un peu le palladium de l'empire chinois, trône, souriante et intacte au milieu de mille débris.

De tous les coins de ce lieu surélevé, celui qui fixe mon choix, que je fais meubler pour mon usage, est un petit kiosque à toit de porcelaine, un petit kiosque vitré, grand comme une cabine de bord, où le soleil donnera jusqu'au soir et qui, posé tout au bord de l'esplanade, sur la crête du rempart d'enceinte, domine le Lac des Lotus et le Pont de marbre.

Derrière le temple, dans une grande salle épargnée par les obus, des meubles restent intacts : un trône d'ébène pour l'Impératrice et des écrans impériaux. C'est de là que je fais enlever les meubles qu'il me faut : une petite table d'ébène et deux fauteuils, d'ébène aussi, avec des coussins d'admirable soie impériale jaune d'or.

Mon installation terminée, je vais rejoindre, à travers le triste bois, au palais des Ancêtres, les membres de la Légation de France qui ont déjeuné là, à une table improvisée, car nous devons aller ensemble visiter la Ville Violette et le palais de l'empereur.

Le soleil, qui rayonnait ce matin, s'est voilé de nouveau sous des nuages qui semblent lourds de neige et le vent qui souffle est, comme hier, un vent glacé, venu de Mongolie.

La Ville Violette, sinistre et fermée, avec ses remparts rouge sang et ses fossés de trente mètres de large, où poussent en fouillis des joncs et des roseaux, nous fait sombre mine. Le poste de Japonais qui garde la porte veut bien nous ouvrir, mais ils frappent en vain à ces battants énormes, dont les vieilles ferrures dorées figurent des monstres grinçant des dents ; les eunuques ont barricadé à l'intérieur avec des poutres énormes. Par les fentes du bois disjoint, on les aperçoit, inquiets, répondant avec des voix flûtées « qu'ils n'ont pas d'ordres ». Il fait un froid de loup à cette porte ; les petits soldats japonais nous allument un grand feu avec des bois laqués qui traînent par terre. Nous menaçons d'incendier la porte, de tirer des coups de revolver par les fentes, etc... Alors les eunuques se sauvent et nous restons devant l'écrasante muraille, devant la porte barricadée et muette, nous amusant à ramasser des flèches que l'empereur ou les mandarins avaient tirées du haut des murs. Nous avons envoyé le sergent japonais faire le tour, par une autre entrée (deux kilomètres à peu près) et nous attendons là une heure, tandis que la journée s'avance, nous chauffant les doigts aux flammes de ce petit bûcher que le vent tourmente. Enfin des cris à l'intérieur ; notre Japonais est dans la place ; avec un bruit sourd tombent les poutres qui barricadaient la porte et les eunuques s'avancent, cauteleux, apeurés, souriants, se confondant en saluts et en excuses. Coups de canne aux premiers à portée de la main. Et nous voici tous enfin dans une sorte de sinistre chemin de ronde, au pied de la seconde muraille, muraille intérieure, plus haute et plus terrible que la première, recouverte de tuiles jaunes représentant des monstres. Cette espèce de couloir étroit, vide, désolé, qui s'en va à l'infini, entre les deux murailles d'un rouge sanglant, est semé de quelques débris humains, de quelques loques ayant été des vêtements de soldats ; il est plein de corbeaux qui croassent et il s'y promène quelques chiens mangeurs de cadavres. Sans difficulté, les eunuques, maintenant déjoués, nous ouvrent la seconde enceinte, et nous voici dans l'impénétrable dédale. Tout est muré et remuré, portes barricadées et gardées par d'horribles monstres ; murs rouge sang, ornés de faïences jaunes, toits de faïence jaune, hérissés de diableries, de cornes et de griffes. A chaque instant, des portes nouvelles se referment et se cadenassent derrière nous avec un bruit de sépulcre qui se recouvre.

Pierre Loti.

(*A suivre.*)

« DROIT DEVANT », L'AMI « TERRIBLE » DE LOTI

Dans le numéro de novembre des *Cahiers* ont paru des souvenirs alertes et colorés de notre camarade René Henriot, sur la carrière de Pierre Loti. Pourtant, en ce qui concerne la mise à la retraite de celui-ci, l'auteur semble avoir été mal informé et a traité sur le mode badin ce qui, pour beaucoup, fut un drame. Certes, l'affaire est déjà lointaine (1898) et l'on conçoit que M. Henriot ait oublié le nom du ministre qui fut à l'origine de cette décision, mais nous sommes en mesure de le lui rappeler, les « coups de sabre » de l'amiral Besnard ayant laissé des cicatrices. Il n'est pas rare, hélas ! qu'à l'abri de lois des cadres, soient exercées des représailles contre des personnalités considérées comme indésirables. Tel fut le cas.

Indésirable, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud ? Ce serait peut-être beaucoup dire, mais, pour le moins, incompris et assez mal vu de certains chefs de la vieille marine que l'écrivain jugeait d'ailleurs sévèrement, ainsi qu'il ressortira des lettres inédites que nous allons citer.

Indésirable, son camarade Sentis, grièvement blessé au combat du Pont-de-Papier, aux côtés de Duboc et du commandant Rivière ? On n'eût osé l'avouer en haut lieu ; mais la plupart des subordonnés de l'amiral Courbet n'ont-ils pas été victimes de la même disgrâce ? Nous citerons à ce sujet une lettre inédite du commandant Duboc. Aussi Sentis fut-il, avant Loti, victime des « coups de sabre ». Avant Loti et avec Rayer ; mais ce fut à l'égard de ce dernier que la mesure parut inique au point de faire scandale.

Qui était ce Rayer ? Ce nom n'est, à notre connaissance, cité qu'une fois dans l'œuvre de Loti, plus précisément dans *Un Jeune Officier pauvre*, où l'on peut lire, à propos du stage du marin-écrivain à l'Ecole de Joinville : « Là, au premier, porte à gauche, on trouve Rayer, un enseigne de vaisseau, mon grand ami (ce terrible qui a tué un homme en duel au sabre). Nous faisons domestique commun et porte-monnaie aussi ». Rayer ? En fait, l'une des figures les plus attachantes de la vieille marine.

On l'appelait « Droit devant ! », tant pour son cran que pour son allure. « Droit devant ! », parce qu'il était grand, sec, toujours tendu vers le but, précédé d'un nez en éperon et d'une barbiche en pointe, pas plus hésitant dans sa parole que dans son geste, l'un et l'autre expressions immédiates, sincères, totales de sa pensée. Il tranchait par « oui » ou par « non » comme il tirait à l'épée. « Droit devant, mon fi ! et après, tant pis ! », telle était sa devise.

D'ascendance terrienne, originaire de l'Est — où l'appel de la mer se fait si souvent entendre — il avait préparé le concours de Navale à Paris,

dans ce collège Barbet, impasse des Feuillantines, dont les maîtres professaient des opinions politiques avancées, certains allant jusqu'à porter l'habit saint-simonien. Il entra à l'Ecole navale, trois ans avant Loti, avec les opinions d'un radical sous l'Empire ; ce qui n'empêcha pas ses camarades d'aimer en lui le gai, l'intrépide compagnon, mais n'allait pas tarder à « braquer » certains de ses chefs.

Il terminait un tour du monde quand, en juillet 1870, il fut, sur sa demande, incorporé au 5e bataillon de marins à Brest et prit part aux combats de l'armée de la Loire. En avril 1871, participant avec ses marins au second siège de Paris, il sortit des tranchées sous le feu des communards, franchit fossés et remparts, préparant ainsi l'entrée du Capitaine de frégate Trèves par la Porte d'Auteuil. Il reçut la Légion d'Honneur, pour faits de guerre, à 23 ans.

Avant la fin de l'occupation, se trouvant à Belfort, il insulta un détachement allemand, cracha sur son drapeau ; ses amis l'entraînèrent jusqu'à la gare où il sauta dans un train en marche, après avoir jeté à la tête d'un employé la monnaie allemande que celui-ci entendait lui faire accepter. Il fut condamné par l'occupant à dix ans de forteresse — par contumace — car déjà il faisait route pour le Sénégal.

C'est à Dakar, en 1873-1874, que Rayer se lia d'amitié avec Loti. Ils y vécurent ensemble dans une case que Loti décrit ainsi dans *Le Château de la Belle-au-bois dormant* (1) : « Oh ! le Dakar d'autrefois, où nous possédions en commun une case, une case de bois bâtie, disais-tu, avec des débris de caisses de vermouth et hantée par les fourmis blanches, les serpents et les lézards ».

C'est pendant cette période qu'au hasard des escales se rencontrèrent à Dakar : Rayer, Viaud, Duboc, Réveillère, Savorgnan de Brazza (aspirant sur la « Vénus ») et le médecin de marine Crevaux, le futur explorateur. La France était riche de tempéraments exceptionnels.

C'est à Dakar aussi qu'eut lieu le duel auquel Loti fait allusion et qui se termina par la mort du lieutenant d'infanterie coloniale B..., adversaire de Rayer. Nous avons sous les yeux la dépêche ministérielle, signée par l'amiral Montaignac, le protecteur de Brazza, infligeant un blâme à l'enseigne de vaisseau Rayer. « Tout en reconnaissant qu'une fois le duel devenu inévitable cet officier s'est comporté avec loyauté vis-à-vis de son adversaire ; qu'il a manifesté le regret de voir choisir une arme qui, dans sa pensée, devait donner une issue funeste à la rencontre ; qu'enfin, il a cessé le combat malgré l'insistance de M. B... et avant d'avoir pu comprendre la gravité de la blessure qu'il venait de faire à cet officier ; il me paraît incontestable que c'est à la légèreté et au peu de convenance de la conduite de M... [Rayer] au début de cette affaire, qu'il faut en attribuer les conséquences déplorables. En retirant ou en expliquant des paroles insultantes que rien dans l'attitude de M. le lieutenant B... n'avait provoquées, M... [Rayer] pouvait, sans manquer aux lois

(1) Préface pour un livre qui n'a jamais paru.

du véritable honneur, éviter ce duel dont le dénouement a été si fatal. »

Les paroles insultantes avaient été, en fait, prononcées au cours de l'altercation que voici :

— « Quelle belle bête ! » s'était écrié Rayer en voyant le lieutenant arriver à cheval.

— « Pour qui faut-il le prendre, Monsieur ? »

— « Pour qui vous voudrez ».

A cette époque, pareil sous-entendu suffisait à vous conduire sur le terrain. L'officier avait choisi le sabre de cavalerie. Peu familiarisé avec cette arme, le marin s'était d'abord blessé lui-même au talon, mais avait voulu continuer le duel. Ce qu'il avait fait en épéiste ; s'étant découvert, le lieutenant avait eu la poitrine perforée. Conséquence hors de mesure avec les paroles prononcées ; mais, nous apprend Rayer dans une annotation : « Je ne pouvais pas crier urbi et orbi que je me battais pour le compte d'un médecin boiteux et chargé de famille, souffre-douleur du lieutenant B... »

Le bon droit était à coup sûr de son côté puisqu'il garda l'amitié de Loti. Nous avons en outre dans nos dossiers une lettre signée de tous les sous-officiers de « l'Espadon » exprimant à l'enseigne de vaisseau Rayer leur chagrin de le voir débarquer et renvoyer en France. La lettre est du 18 mai 1874. Julien Viaud, ayant embarqué sur ce même aviso le 25 mai, n'avait rien pu ignorer de ce duel qui fit quelque bruit dans la Marine.

En septembre de la même année, Julien Viaud rentre en France avec son bateau ; aux derniers jours d'octobre, il fait un court voyage privé en Savoie, puis séjourne à Paris. Il retrouve là son ami Rayer, un peu désorienté par sa tragique aventure. Lui-même porte au cœur une blessure mal fermée, l'amour que lui inspira certaine jeune femme connue à Saint-Louis et qu'il vient de revoir à Genève.

Rayer et Viaud décident de demander leur admission à l'école de gymnastique de Joinville-le-Pont (stage de janvier à juillet 1875). « Période joyeuse et drôle », écrira Loti dans *Un Jeune Officier pauvre*, « durant laquelle nous étions du matin au soir en équilibre ou en garde, ou bien encore, tantôt par les pieds, tantôt par les mains, suspendus à quelque chose ».

Après les examens de sortie, ils s'en furent ensemble faire leurs adieux au capitaine instructeur qui leur offrit un pernod d'honneur et leur serra la main, en disant à chacun : « A la Gloire, mon brave ! » Puis Loti rejoignit l'escadre et embarqua sur *La Couronne* qui devait le mener en Turquie où il allait rencontrer l'amour et la gloire littéraire en la personne d'Aziyadé. Rayer, moins bien partagé, cingla vers Terre-Neuve.

Revenu en France avec une santé assez ébranlée, Rayer demanda de suivre les cours de l'école des torpilles à Boyardville. Sa formation technique, sa culture scientifique, allaient faire de lui l'un des premiers électriciens et l'un des officiers torpilleurs les plus avertis de la Marine. Mais, sitôt promu lieutenant de vaisseau, il repart au loin, vers la Mer Rouge.

A Aden il apprend le massacre en Abyssinie de son ami Lucereau, explorateur ; il l'attribue à l'Intelligence Service et, à la première occasion, jette un paquet de cartes de visite à la figure d'officiers anglais, leur reprochant d'appartenir à une nation d'assassins et leur proposant un duel au sabre. Son commandant le jugeant dangereux pour la politique de la France — on le comprend —, le renvoie à Toulon où il est mis aux arrêts de rigueur. Dans sa chambre, strictement gardée par un factionnaire, Rayer grelotte de fièvre et pourtant son seul désir est de repartir en campagne.

C'était l'époque où, après les explorations de Bonaparte Wyse, le percement de l'isthme de Panama était étudié par F. de Lesseps. Déjà Duboc s'est fait mettre hors cadres pour y participer. Armand Reclus, officier de marine, frère d'Elisée et de Michel-Elie Reclus, dirige les premiers travaux. Rayer se fait appuyer par un de ses anciens chefs qui annote ainsi sa demande : « Compagnon de l'armée de la Loire, travailleur, instruit, plein de verve et de gaîté ; qualités de cœur exceptionnelles ; enfin, homme sûr pour toute mission difficile. » Grâce à quoi, Rayer rejoint son ami fraternel Duboc dans la brousse panaméenne ; la machette en main, son théodolite sans cesse en œuvre, il établit en deux ans le premier tracé du canal projeté. Si sa santé chancelle, sa fougue reste intacte. Lorsqu'il se décide à rentrer en France, il prend la parole à l'issue d'un banquet de sa société et, levant sa coupe, exprime le souhait d'obtenir un commandement qui lui permettrait de conduire au bagne les dirigeants de l'entreprise... A la suite de quoi, il reçut de son camarade le lieutenant de vaisseau Henri Danel, gouverneur de la Guyane, membre de l'opposition au congrès de 1879 pour le canal de Panama, un mot félicitant le « vieux brave » (30 ans !) pour la façon énergique et honnête dont il avait qualifié en s'en séparant cette folle entreprise.

Rayer rentre en France. Va-t-il enfin se fixer ? Non ! Nous sommes en 1883. Rayer retrouve son ami Savorgnan de Brazza que Paris vient d'accueillir en triomphateur, il envisage de repartir avec lui ; mais il apprend alors la disparition de son ami le Docteur Crevaux, au cours de son exploration du rio Pilcomayo. « Mort, Crevaux ? rien ne le prouve ; il faut partir à sa recherche ! S'il était Anglais, dix expéditions l'auraient déjà fait ! » Pourquoi Rayer ne le ferait-il pas, lui, familier de la brousse et, depuis peu, membre de la Société de Géographie de Paris ? Mais, où trouver les fonds ? M. de Lesseps, président, ne pourrait-il les obtenir ? Un peu naïvement, Rayer lui écrit : « Je ne veux pas lâcher la partie. Je préférerais gagner mon passage à Buenos-Ayres sur un voilier en donnant la main à la manœuvre. Il me suffirait d'un mot de vous et, jusqu'à nouvel ordre, nous irions à la recherche de Crevaux à nous deux, vous, Monsieur de Lesseps et moi. » Mais le président de la Société de Géographie qui n'a pas oublié le toast de Panama se montre assez réticent.

Peut-être la Marine sera-t-elle plus compréhensive ? Mais le chef d'Etat-Major général pose au bouillant officier cette alternative : ou rentrer dans le rang ou démissionner. Découragé, Rayer est sur le point de

permuter avec un camarade désigné pour le Sénégal où sévit la fièvre jaune ; l'amiral Galliber l'en détourne. Alors seulement, il se résout à se fixer.

C'est que depuis sept ans (il en a 37), au cours de ses pérégrinations, un amour l'accompagne qui va triompher. Il va enfin se marier. Ses camarades ne le veulent point croire : « Impossible ! Quelle peut être la naïve jeune fille qui entend enchaîner ce fils de l'Aventure ? » Et pourtant, l'impossible va se réaliser. Rayer a demandé à Pierre Loti d'être son garçon d'honneur, mais l'écrivain lui a répondu :

« *Tu as dû recevoir hier ma dépêche te disant qu'il m'est impossible de venir. J'ai peur que tu n'en sois pas bien convaincu, ce qui me ferait beaucoup de peine. Une permission m'a été refusée de la manière la plus formelle.*

Tu dois bien connaître de longue date l'entêtement des vieilles brutes maritimes. Et je n'ose pas tirer bordée parce que, le mois prochain, j'aurai besoin de la bonne volonté des mêmes vieux bonzes pour m'absenter souvent en vue de me marier moi-même (1) ».

Je trouve, mon cher Rayer, que tu as pris le seul parti sage et je suis heureux de te voir faire cette douce fin-là. A moins d'impossible, je vais manœuvrer moi aussi pour te suivre bientôt.

Je t'envoie tous mes souhaits de bonheur, ne pouvant faire mieux ; je t'assure encore de ma vieille amitié et je t'embrasse.

Julien VIAUD.

Certains seront choqués peut-être par les sévères épithètes dont usait Pierre Loti à l'égard de ses chefs. Nous voilà loin du langage académique. Pourtant, nous aurions eu scrupule à ne pas publier une telle lettre dans son intégralité. Julien Viaud adorait la marine et les marins mais, tout comme son « terrible » ami, il jugeait sévèrement une certaine oligarchie que nous allons voir sous peu rendre à tous deux la monnaie de leur pièce.

Donc, « Droit devant » s'est marié ; sa fiancée a relevé le défi de l'opinion maritime. Mais la Terre va prendre sa revanche sur la Mer. Quelques mois après le mariage, l'un de ses chefs envisage d'envoyer le lieutenant de vaisseau Rayer au Gabon. Mme Rayer, pourtant si douce, parle simplement de l'aller cravacher. C'est que, déjà, elle sent battre en elle le cœur de son premier enfant. Bientôt le fougueux, le terrible « Droit devant » va se montrer plus père que marin.

Rayer aura sept enfants. Dès la naissance du second, il a demandé de passer en résidence fixe. Mais ce « pantouflard » va organiser toute la défense de la rade de Toulon par torpilles fixes. Il occupe ses rares loisirs à traduire de l'allemand de savants ouvrages sur l'électricité et à faire des mathématiques — sa passion. Pour faire face à des charges familiales devenues écrasantes, il prépare à l'Ecole navale des fils de camarades (dont Jean Conneau, le futur aviateur), ce qui déplaît à ses chefs,

(1) En fait, Loti ne s'est marié qu'en novembre 1886.

d'autant que sa liberté de langage n'a pas diminué avec l'âge. L'ancien élève de professeurs saint-simoniens ne va ni aux réceptions de la Préfecture maritime, ni à l'église (bien que ses enfants soient élevés dans la religion) ; c'est un radical. Le temps est venu où il devrait être promu capitaine de frégate. Mais... Le jour même du baptême de son sixième enfant, à la fin du déjeuner, alors que le commandant Jousselin (Plumkett) va porter un toast, Rayer est convoqué par son chef direct qui lui signifie sa mise à la retraite d'office, avec le grade de lieutenant de vaisseau (20 octobre 1896). Premier « coup de sabre » de l'amiral Besnard, ministre de la marine.

Un cyclone balaie Rayer et sa famille. Des lettres indignées affluent. C'est Loti, qui écrit :

« *Pardonne-moi, pauvre ami, de n'avoir pu répondre dans le premier moment de révolte et pendant que j'étais à Paris, remuant ciel et terre pour essayer d'empêcher l'iniquité et l'ineptie de ces vieillards. Ma vie est bouleversée d'une façon infiniment douloureuse ; ma mère était ce que j'aimais le plus au monde et son départ me laisse une détresse infinie...* » (1).

Sans doute Loti prévoyait-il qu'il serait lui-même victime de ces mêmes vieillards. A son tour, il fut mis à la retraite d'office le 15 avril 1898. Peu après, il écrivait à Emile Duboc :

« *Ah ! combien il se serait indigné, lui, l'amiral* [*Courbet*], *s'il avait pu prévoir que certains de nos chefs du ministère, dans l'excès de leur traditionnel favoritisme pour les fils et les gendres, amèneraient à force d'injustices, un officier tel que vous* [*Duboc*] *à quitter la marine* (2).

Et Duboc, le héros désillusionné de Shaï-Pao, répond :

« *Je suis bien peiné, je t'assure, de la mesure inique et ignoble dont tu es victime, comme quelques-uns de nos camarades dont Sentis qui avait été blessé grièvement au combat du Pont-de-Papier et à qui on a donné la même récompense qu'à toi, dans les mêmes circonstances ; ce sont des infamies.* »

Rayer ne put se pourvoir en Conseil d'Etat, parce que lui manquaient les 500 francs (or) nécessaires ; il adressa au Président de la République une note qui demeura sans effet. Mais sa riposte ne se fit pas attendre.

Ce fut d'abord une série d'articles dans *l'Echo de Paris* (journal avancé, à l'époque) contre les abus de la Marine ; articles dans lesquels Rayer se révélait un virulent polémiste à la manière d'Henri Rochefort. Ce fut ensuite un livre savant et quasiment phophétique : *L'Avenir de la torpille et la guerre future*, dans lequel on peut lire : « La guerre déclarée, nos escadres seront immobilisées ; une nuée de torpilleurs, de canonnières lançant des projectiles à haut explosif et quelques sous-marins pourront

(1) Lettre inédite de P. Loti. Archives de M. Guierre (reproduction interdite).

(2) Préface de P. Loti à « 35 *Mois de Campagne en Chine et au Tonkin* » par Emile Duboc.

seuls empêcher l'ennemi de ravager impunément nos ports ». Et encore ceci : « Les héros d'autrefois s'escrimaient à grands coups d'estoc et de taille et buvaient parfois à la même coupe après des heures de combat acharné. Demain, les preux du passé seront remplacés par des potards. Qu'avez-vous à reprocher au ballon employé comme engin destructeur ? N'est-il pas, avec la Withehead qui coulera au besoin un paquebot, avec l'emploi des gaz délétères qui asphyxieront un bataillon comme on asphyxie les chiens en fourrière, le triomphe de la guerre scientifique ? » (écrit en 1898).

De tout cela, la rue Royale prit d'abord ombrage (1) ; mais de nouveaux chefs — dont le commandant Darrieus, grand ami de Rayer — furent appelés aux leviers de commande. Et Rayer obtint une première réparation avec la rosette de la Légion d'Honneur (30 ans après avoir reçu la croix pour faits de guerre !) Méditez cela, candidats trop pressés, et ceci encore : Duboc, bien qu'ayant reçu la croix et la rosette, à six mois d'intervalle et à 28 ans, des mains de l'amiral Courbet, et pour quels exploits ! mourut à plus de 80 ans, sans avoir été promu commandeur.

Puis Rayer fut nommé trésorier des Invalides et bientôt pilote-major — réparation, sans doute, mais aussi habile moyen de paralyser sa plume de polémiste — n'avait-il pas sept enfants à élever ?

Car un septième était né, une fille, dont Pierre Loti sera le parrain, ce qui valut au curé de recevoir à la sacristie l'illustre écrivain et de faire signer à ce protestant le livre d'or de l'église. Mme Rayer, elle aussi, était émue à l'idée de recevoir l'académicien à sa table ; on sortit de vieilles bouteilles, le menu comporta une énorme sole, ramenée des grands fonds par les pilotes du commandant, mais Pierre Loti déclara vouloir se contenter d'un œuf à la coque et d'un verre de lait.

Rayer écrivit des *Souvenirs* pour lesquels il demanda une préface à Pierre Loti. Celui-ci accepta volontiers mais, pour ce qui était de trouver un éditeur, se récusa, alléguant que ceux-ci étaient plus préoccupés de commerce que de littérature. Ne lui avaient-ils pas déjà refusé plus d'un manuscrit excellent qu'il eût été fier d'avoir écrit ? Le livre de Rayer demeura donc inédit, mais point la préface que Loti publia après la mort de son ami (2).

Une longue maladie devait avoir raison du tempérament « tout acier » de Rayer dont les dernières lignes qu'il écrivit furent celles-ci : « J'en ai fini avec les aventures... Ma fin de carrière eût pu être plus brillante, mais je ne regrette rien, ni les honneurs, ni la fortune. J'ai toujours marché droit devant moi, la tête haute. Je m'en irai la conscience tranquille. »

Il s'en alla peu après, porté en terre par ses vieux pilotes. Sept enfants accompagnaient son cercueil, sept dont cinq fils. Bien qu'il n'eût rien fait pour les y pousser, quatre d'entre eux entrèrent dans la marine — si

(1) En 1904, au *Borda*, ce livre nous était interdit.
(2) Préface pour livre qui n'a jamais paru. *Le Château de la Belle-au-bois dormant.*

tenace est l'emprise de la mer — et si le cinquième ne les y suivit pas, c'est qu'il préféra s'engager comme fantassin en 1915.

Les cinq — dont un, mort pour la France — reçurent tous la Légion d'Honneur, trois furent commandeurs. Par eux s'est perpétué l'idéal de « Droit devant », cet homme qui, bien qu'on l'eût dit « terrible », laissa parmi les anciens de notre marine un souvenir fait d'amicale et respectueuse admiration.

Alors qu'il était simple lieutenant de vaisseau, le vice-amiral Merveilleux du Vignaux avait osé demander au ministre Pelletan le rétablissement des aumôniers de la marine. Et, beaucoup plus tard, quand il voulut prendre pour aide de camp un des fils de Rayer, il s'entendit objecter : « Avez-vous donc oublié quel vieux radical était son père ? » — « Rayer ? un grand honnête homme », rétorqua l'amiral.

Lorsque l'amiral Lacaze, qui avait été aide de camp de l'amiral Besnard, nous parlait de Rayer, il ne manquait pas d'ajouter : « Quel homme extraordinaire il fut ! » Tant il est vrai qu'à la longue, la droiture est toujours admirée ; plus particulièrement dans notre marine où toutes les divergences idéologiques s'effacent devant la loyauté et le courage.

C'est pourquoi je n'ai pas hésité à évoquer un passé que j'ai vécu et un drame familial qui assombrit mon enfance ; car celui qu'on avait surnommé « Droit devant » et que Loti appelait « le terrible Rayer », cet homme « plein de verve et de gaîté, aux qualités de cœur exceptionnelles, cet homme sûr pour toute mission difficile » ne fut autre que mon père.

Maurice GUIERRE.
Capitaine de vaisseau honoraire
Ex-Vice-Président de la Société des Gens de Lettres.

(*Reproduction strictement interdite pour tous pays*).

Ouvrages récemment publiés par nos amis

Jean MORDREUC, *Le Rendez-vous de la Saint-Jean*. P., Editions Lacoste, in-12 (127 p.). *Recueil de dix nouvelles, images des tempêtes de la mer et des orages du cœur.*

Francis GUTTON, *L'Ordre de Calatrava. La Chevalerie Militaire en Espagne*. P., Lethielleux, in-8° (240 p.) 31 planches, 58 photographies.
Un tract concernant cet ouvrage est encarté dans le présent Cahier.

La Frégate, Bulletin de propagande de l'Amicale Marine interpréfectures. P., semi-mensuel, in-4°, illustré (16 p.).

Bulletin du Comité Marocain de documentation historique de la Marine. Casablanca, in-4° (8 p.).

Nota : L'abondance des textes nous oblige à renvoyer au prochain numéro la publication de notre Service Bibliographique.

D'UNE INTERPRÉTATION ABUSIVE DE L'ŒUVRE DE LOTI

Au sujet du dernier livre d'Henri Guillemin sur Alfred de Vigny, ouvrage qui a suscité l'indignation de beaucoup de lecteurs et fait couler tant d'encre parce qu'il présente le grand poète sous un jour odieux (indicateur de police !), François Mauriac écrivait dans *Le Figaro littéraire* du 24 mars :

« Notre ami Henri Guillemin a été créé et mis au monde pour nous guérir de l'ambition absurde qui tient la plupart des hommes : n'être pas oubliés lorsqu'ils auront quitté ce monde. Il a une façon si cruelle d'accommoder les morts illustres que nous devrions nous sentir très peu envieux de leur douteuse immortalité... Ce livre m'a fait réfléchir sur ce qui risque de nous accabler lorsque nous ne serons plus là pour nous défendre... Un écrivain qui, vivant, a suscité des fureurs demeure après sa mort une cible. Un cadavre encore vulnérable, quelle tentation pour les survivants ! Il laisse des traces écrites : celles qu'on connaît déjà, mais d'autres aussi et qui sont le gibier des chasseurs de l'espèce Guillemin : correspondances privées, carnets intimes, notes de toutes sortes, tout ce que, de l'enfance à la vieillesse, peut accumuler un homme dont l'écriture est le moyen naturel d'expression. »

Il ajoute que très souvent les passionnés de cette chasse s'y adonnent par amour, dans le seul dessein d'une exaltante glorification, mais que d'autres se livrent à la prospection des manuscrits, à la quête des inédits, animés du piètre désir d'attenter à la réputation d'un mort illustre.

Ces lignes me sont revenues en mémoire pendant que je lisais le livre de Keith G. Millward : *L'Œuvre de Pierre Loti et l'esprit « fin de siècle »* (Paris, librairie Nizet, 1955). Et presque tout au long de ma lecture, elles m'ont paru s'appliquer à cet ouvrage truffé de jugements inspirés par l'incompréhension ou l'inimitié. Une telle incapacité à saisir la vraie psychologie de Loti, comme un tel refus d'analyser ou simplement d'exprimer le charme qui émane de ses livres, un tel acharnement à le présenter sous un jour manifestement faux suscitent l'indignation. On s'est d'abord étonné, espérant avoir mal lu. Non, nos yeux n'avaient point cillé. On a relu, et on s'est hérissé. Puis cette véhémence dans la bassesse a provoqué un juste courroux. L'élaboration de ce livre est un parfait exemple de ce que peut monstrueusement construire le cerveau lorsque, non éclairé par les lumières divinatrices de la sympathie et du sens littéraire, se référant abusivement à tout un jeu de citations, il est en outre aveuglé par l'esprit de système. Le lourd appareil de notes encombrant le bas des pages et montant comme une invasion de fourmis à l'assaut du texte ne saurait lui donner qu'une apparence scientifique. Abus des fiches. Jeu de Sorbonne. Habitude d'école. J'aime un exposé linéaire, où la citation vient comme d'elle-même se glisser dans le fil de la pensée, dans le courant de l'expression.

On a voulu démontrer — le titre de l'ouvrage est clair — que l'esprit « fin de siècle » a gagné Loti et imprégné sa personnalité au point d'inspirer ses ouvrages. Or si l'on admet, avec Keith G. Millward, que l'expression « fin de siècle » ne fit fortune qu'à partir des dix ou quinze dernières années du XIXe siècle, il convient de rappeler qu'en 1885 Pierre Loti avait déjà publié *Aziyadé*, *Le Mariage de Loti*, *le Roman d'un Spahi*, *Fleurs d'Ennui* et *mon Frère Yves*, tous ouvrages bien significatifs de sa manière, étrangère par conséquent à toute action esthétique venue de l'extérieur. Chercher une influence artistique et décadente sur l'art spontané de Loti, c'est d'autre part méconnaître la nature de son génie, si personnel, si individuel. N'y aurait-il pas plutôt dans l'ouvrage de M. Millward une confusion entre certaines tendances dites « fin de siècle » et l'éternel romantisme dont Loti a été le dernier chantre ? Je relève enfin cette contradiction dans la thèse soutenue : après avoir abondamment développé les « prédilections morbides » de Loti, Keith G. Millward écrit (p. 317) :

« En somme, beaucoup des traits de caractère de Pierre Loti que nous avons soulignés sont loin d'être décadents ; la peur de la mort, le goût de la beauté physique, les désirs d'évasion sont des idées qui animent tous les hommes. Considérées séparément, elles ne portent pas nécessairement le cachet *fin de siècle*. »

Que vaut donc la thèse si, en dernière analyse, la conclusion à laquelle on aboutit infirme les prémisses ?

Mais les prémisses sont fausses. La tonalité de l'âme de Loti serait « un besoin, un appétit de souffrir » (p. 58), « un masochisme moral » (p. 59), compliqués d' « exhibitionnisme » (p. 142), parce qu'il se promène en tenue militaire à l'heure où il se croit contraint de quitter la marine (10 octobre 1898) ! Ne faut-il pas tout simplement voir là le signe de son attachement à un métier qu'il chérit toute sa vie, par vocation ?

Pourquoi suggérer, au sujet de son goût pour le déguisement, « une aberration sexuelle » (p. 147) ; pourquoi parler d'une « tendance narcissique » ; pourquoi évoquer la boue du freudisme et des perversions, si c'est pour aussitôt corriger (p. 151) en indiquant que « ces enfantillages répondaient au besoin incoercible qu'il éprouvait de s'échapper de lui-même... Ils lui donnaient l'illusion fugitive de la jeunesse ». A la page 217, Keith G. Millward affirme que la pensée de la mort devient chez Loti « le point de départ... de véritables dérèglements de tous les sens » ! Il précise (p. 224), qu'il « semble se complaire... à des descriptions révoltantes par leur sadisme », par exemple à celle de la décomposition du corps humain après la mort et qu'il « se représente voluptueusement l'anéantissement d'une forme adorée ».

Evoquant le geste de douloureuse fidélité de Loti étendu sur la tombe retrouvée d'Aziyadé, Millward note cette idée insoutenable :

« Le spectacle morbide de Loti se prosternant sur la tombe de cette femme est presque une manifestation de nécrophilie » (p. 225).

Je ne recopie pas toutes les affirmations révoltantes que j'ai notées. Celles-ci cependant, pour bien montrer que ma sévérité ne s'exerce pas gratuitement. Faisant allusion à la page si émouvante sur la mort d'un tout petit garçon, le critique écrit de l'art de Loti :

«... c'est comme le viol d'un enfant, la beauté innocente souillée. Vraiment, au lieu d'une mièvrerie un peu fade, nous croyons apercevoir une morbidité très malsaine... Loti multiplie les détails répugnants avec une tendance sadique » (p. 241).

Sadique... Voilà le grand mot, une fois de plus, lâché. Il y a plus. Rappelant l'amour « excessif » de Loti pour les animaux, Millward note que « Nordau avait vu dans la zoophilie un stigmate de dégénérescence » (p. 243). Et de développer ce thème, en insérant cet inqualifiable couplet où l'horrible se marie au grotesque :

« L'attention qu'il prête à la mort des enfants et des bêtes, comme à leurs souffrances, provient d'une morbidité innée, d'un plaisir éprouvé à décrire ces faibles créatures aux prises avec les souffrances horribles, ainsi que de ce besoin de jouer le beau rôle du *chevalier servant des chats* » (p. 247).

Je lis encore (p. 259) que Loti, qui feint de parler en moraliste, masque par cette attitude une ambivalence :

« Sous le manteau d'un moraliste, il cache un intérêt morbide pour les maladies sexuelles aux symptômes répugnants. Il parle avec un plaisir sadique de ces objets de dégoût. »

Il est vrai qu'il ne faut pas se laisser prendre par sa prétendue pitié, car elle « est une forme déguisée de satisfaction morbide, lui permettant de savourer les descriptions d'atrocités ou de misères abominables » (p. 284).

Je cesse de recopier ces très regrettables passages qui donnent, hélas ! le ton à un livre par ailleurs bien informé et qui, j'y songe, a dû coûter à son auteur des années de recherche et de malencontreuse synthèse. Alors je me demande par quelle aberration un critique en arrive à consacrer des années de sa jeunesse à se pencher sur un auteur aussi malsain à ses yeux, à minutieusement étudier une œuvre qui lui apparaît comme l'illustration d'un cas pathologique. Je me demande pourquoi un professeur à la Sorbonne présente sympathiquement dans sa *Préface* pareille thèse, ouvrage de 372 pages, publié « avec le concours du Centre national de la Recherche scientifique ». Le talent de son auteur est certain. Quelques formules, trop rares, sont heureuses (p. 170 notamment). Certaines suggestions sont fort intéressantes, par exemple cette idée que la retraite de Loti à la Trappe, en 1878, fut peut-être motivée par son désir d'éprouver par anticipation l'action de la mort : l'abandon de son individualité l'inquiétait à tel point qu'il aurait vraisemblablement voulu la perdre par sa propre volonté, en trompant ainsi la mort...

De semblables notations font regretter l'ouvrage qui aurait pu être composé, inspiré par un autre esprit. L'importante *Introduction* où est

analysé, en marge de Loti, l'esprit « fin de siècle » suppose d'amples lectures, une très large information sur certaine littérature malsaine, libidineuse, ou relevant de la psychiâtrie. Mais, par esprit de système, obnubilé par les excès du freudisme, l'auteur fait abusivement entrer comme objets de son enquête des œuvres qui manifestement sont étrangères à cet esprit. Le moindre signe d'inquiétude chez un écrivain le fait ranger par l'essayiste anglais parmi les décadents. Comme si la littérature, à toutes les époques, n'avait enregistré l'inquiétude — le mal de tous les siècles — la tristesse qui sont au cœur de l'homme !

Au cœur de Loti... S'il était de ce monde, Pierre Loti eût peut-être trouvé en ce livre des motifs supplémentaires de justifier son anglophobie.

André Moulis.

Plusieurs de nos amis nous ont écrit pour dire leur étonnement que nous ayons pu « recommander » l'ouvrage de M. Keith Millward, dont on a lu ci-dessus l'analyse critique par notre Rédacteur en chef. Voici les faits :

Le jour même où nous devions remettre à l'imprimeur les épreuves définitives du Cahier 15, nous avons été saisi par l'Editeur d'une demande d'insertion pour un placard publicitaire. Nous n'avions alors aucune raison de refuser cette insertion, consentie à titre onéreux, puisqu'il s'agissait d'un travail sur Pierre Loti. Cependant, pour bien marquer que jusqu'à plus ample informé cette publicité n'engageait en rien l'Association et les Cahiers, nous avons mentionné qu'il s'agissait d'un « communiqué ».

Nous n'avions pas encore lu l'œuvre de M. Keith Millward. Que savions-nous d'elle ? 1° Que son auteur était membre de notre Association depuis plusieurs années. — 2° Que la soutenance de sa thèse lui avait valu le grade de docteur de l'Université de Paris avec la mention « très honorable » (voir Cahier 7). — 3° Que pour l'élaboration de son ouvrage, il avait travaillé à Rochefort sur les inédits mis à sa disposition par M. Samuel Loti-Viaud et à Paris en s'aidant de la documentation réunie par M. Henri Borgeaud. Cette triple référence nous apportait, croyions-nous, autant de garanties que la thèse de M. Millward serait, sinon tout à fait favorable, à tout le moins objective.

Il n'en a rien été et, parodiant une phrase célèbre, nous pouvons dire : « C'est plus qu'une monstruosité, c'est une erreur. »

M. Millward est un jeune professeur plein d'avenir. Sans doute a-t-il voulu faire œuvre originale. Mais il en est de l'analyse littéraire comme des autres arts ; l'originalité à tout prix aboutit à l'erreur malveillante ou aux divagations qu'en un aimable euphémisme on appelle maintenant l'expression non-figurative.

C'est le premier de ces écueils que M. Millward n'a pas su éviter. La mémoire de Loti n'en souffrira guère mais nous, ses fervents, avons souffert de l'injustice de l'auteur. Ne regrette-t-il pas lui-même sa fâcheuse méprise, ce qu'il nomme déjà une « erreur de jeunesse » ? Une correspondance récente semble bien l'indiquer.

Quelles gens bizarres nous sommes ! Pourquoi le propos de M. Millward, si déplaisant soit-il, nous irrite-t-il moins que certain silence que nous fustigeons par ailleurs ?

Robert Guéneau.

LA CORRESPONDANCE
PIERRE LOTI LUDOVIC HALÉVY (V)

(1883-1907)

annotée par le Docteur Bourriau

Villa Dantin, Hendaye [3 septembre 93.]

Mon cher maître ami,

Merci du précieux petit renseignement ; il va sans dire que je ferai comme vous, car cela ne peut être que très bien fait. Mais comme il est écrit que je serai pour vous un encombrement perpétuel, voici que j'ai perdu l'adresse de ce comité pour le monument de Maupassant ; impossible de la retrouver et je suis encore obligé de vous prier de me l'écrire, dans cette enveloppe dont j'ai mis l'adresse pour vous éviter un peu de peine. Excusez-moi une fois de plus, je vous prie, et veuillez me croire votre bien respectueusement affectionné P. Loti.

Quel dommage que vous ne veniez pas cette année au pays basque ; la saison y est si belle.

Haute-Maison, Sucy-en-Brie (S.-&-O.), 5 septembre 1893.

Cher Confrère et Ami. La souscription est ouverte à la Société des Gens de Lettres, 47 rue de la Chaussée d'Antin.

Nous avions été charmés de notre petit voyage de l'été dernier et aurions été bien heureux d'aller vous revoir dans votre jolie maison d'Hendaye ; mais nous venons d'acheter aux environs de Paris une vieille maison, et nous ne ferons pas de voyage cette année.

Ma femme envoie à Mme Viaud ses plus affectueux souvenirs et je vous prie de croire à mes sentiments de cordial attachement.

Ludovic Halévy.

P. S. — Voulez-vous un petit bulletin académique ?

La réception de Thureau-Dangin par Claretie doit avoir lieu fin novembre ou au commencement de décembre. Puis viendront en janvier la réception de Brunetière par d'Haussonville et au commencement de février celle de Challemel-Lacour par Boissier.

Les deux élections en remplacement de Taine et Mazade auront lieu vers le 15 février.

Je crois que Zola peut être élu en remplacement de Mazade (en marge : Il n'y a pas jusqu'à présent de concurrent vraiment sérieux en face de Zola). Je ne sais pas ce qui se prépare pour le fauteuil de Taine. Il n'y a jusqu'à présent que deux candidats Anatole Leroy-Beaulieu et Henry Houssaye. S'il ne se présente pas d'autre candidat (et je pense

qu'il s'en présentera), il me semble que les chances de succès sont pour A. Leroy-Beaulieu.

L. H.

[12 8 bre 93].

Mon cher maître ami,

Encore un petit conseil à vous demander. Est-il bien que je vienne à Paris, pour être avec l'Académie à la réception des Russes ? Et quand faudrait-il venir ? Comme toujours je ferai ce que vous me direz, et je vous remercie avec le plus affectueux respect.

P. Loti.
Rochefort.

Il s'agit de la réception par la Ville de Paris des marins russes de l'amiral Avellane. L'escadre arriva à Toulon le 13 octobre 1893 et les officiers furent les hôtes de Paris à partir du 18.

[29 janvier 94].

Cher monsieur et ami,

Je suis tout confus de n'avoir pas pu aller jusqu'à vous pendant mon apparition à Paris. Je tenais à prendre vos commissions pour les deux abbesses. Voudrez-vous avoir la bonté de me les écrire — Courrier par courrier, je recevrais encore votre lettre ici — Ou bien vous pourriez me l'adresser à Marseille où je serai samedi, chez Mme Edmond Adam, 51, rue Saint-Ferréol.

Veuillez agréer, je vous prie, pour Mme Halévy et pour vous, l'expression de tout mon respectueux attachement.

P. Loti.

Loti venait d'obtenir un congé de six mois pour son voyage dans le Proche-Orient.

[31 janvier 1894].

Cher confrère et ami,

Je ne saurais vous dire à quel point je vous suis reconnaissant d'aller voir mes deux religieuses, la sœur et la fille de Prévost-Paradol. Toutes deux sont bonnes et charmantes et la jeune supérieure de Namleh est une femme de la plus rare et de la plus aimable intelligence... un peu sauvage cependant... et qui sera probablement très intimidée par votre présence en un tel lieu ; elle sera, je le crois, très, très heureuse de vous voir.

Merci de tout cœur. Votre fidèlement dévoué

Ludovic Halévy.

P. S. — J'ai lu votre article sur Loyola. Il est délicieux.

Au couvent de Loyola, Revue de Paris, 1er février 1894, réimprimé dans *Figures et choses qui passaient*.

[Rochefort, 15 août 94].

Mon cher maître ami,

Vous êtes sans doute loin de Paris, mais ma lettre vous rejoindra bien quelque part. J'aurais dû depuis longtemps, vous écrire, pour vous parler des dames de Sion, qui m'ont fait l'accueil le plus charmant et que j'ai trouvé exquises.

La Mère Marie-Rose, de Jérusalem, m'avait surtout chargé de vous dire qu'elle était parfaitement heureuse, — et cela avait l'air vrai, — qu'on lui avait retiré le soin des enfants, la laissant tout entière à ses rêveries religieuses.

Me voici depuis une semaine rentré et réinstallé à Rochefort ; je ne tarderai pas à reparaître à Paris, pour remplir un peu mes devoirs d'académicien trop perdus de vue dans le désert. Je serais bien heureux d'un petit mot de vous, me donnant de vos nouvelles à tous, et aussi quelques nouvelles de la vieille dame verte, notre commune parente.

Ma femme se rappelle au bon souvenir de Madame Halévy et au vôtre, et moi je suis bien respectueusement votre affectionné.

P. Loti.

Haute-Maison, 19 août 1894.

Cher confrère et ami,

J'aurais dû vous écrire le premier, dès votre retour, pour vous dire comme je vous suis reconnaissant d'être allé voir mes deux religieuses. Toutes deux m'avaient écrit pour me dire que votre visite leur avait causé une très grande joie. Pour ces exilées, une petite causerie en français... et avec un Français tel que vous... est un véritable bonheur.

La vieille dame verte est, pour le moment aux trois quarts morte. Si vous voulez la voir un peu vivante, attendez le mois d'octobre pour venir à Paris... Je suis, moi — le chemin de fer me mène en une heure à Paris — un des rares, très rares fidèles. Nous étions huit à la séance d'hier... et ce nombre est rarement atteint dans les séances de septembre, le mois de la dispersion générale.

Nous avons enfin pu élire Bourget en votre absence et vous avez été, je le sais, charmé de cette élection si nécessaire pour l'Académie. Sorel et Hérédia ont été également des choix excellents qui ont rajeuni et fortifié l'Académie.

Je crois, j'espère, que le successeur de Leconte de Lisle sera Henry Houssaye. Il a beaucoup de mérite et il est parfait galant homme. Il a agi admirablement au moment de la tardive candidature de Bourget. Houssaye était candidat au fauteuil de Du Camp et toutes les chances étaient pour lui. Son élection pouvait être considérée comme faite. Il s'est retiré et a supplié tous ses amis de voter pour Bourget et a travaillé de tout cœur à son élection. Tous les amis de Bourget voteront pour lui et si vous pouvez voter avec nous nous vous en serons tous reconnaissants. Houssaye était d'ailleurs intimement lié avec Leconte de Lisle qui, lorsqu'il s'est présenté, votait pour lui.

Si vous venez à Paris avant le mois d'octobre tâchez de nous réserver un après-midi ou une soirée et de venir déjeuner ou dîner avec nous à Sucy. Nous serons bien heureux de vous voir, ma femme et moi, et enfin de recevoir Madame Viaud si elle vous accompagnait.

Tout à vous. Ludovic Halévy.

De 1894 à 1899 on ne trouve plus de lettres d'Halévy. Sans doute cette partie de la correspondance a-t-elle été égarée par Loti.

[Rochefort, 1er novembre 94].

Cher monsieur et ami,

Puisque c'est vous qui avez mon encombrante confiance, serez-vous assez bon encore pour me dire en deux mots quand il y aura une élection, quand il sera bien que je vienne. Je demanderais bien cela à Pingaud, pour ne pas vous déranger ; mais cela me donnerait un air de sauvage, si abandonné de mes confrères. Alors je viens encore à vous.

J'ai été obligé de me mettre à l'attache auprès du Préfet maritime, sans quoi mon tour m'obligeait à repartir pour une campagne. Je suis sûr comme cela de rester en France, mais je suis bien pris.

Veuillez, je vous prie, agréer pour Madame Halévy et pour vous mes bien affectueux respects et tous les bons souvenirs de ma femme.

Votre bien dévoué P. Loti.

Pingaud était le secrétaire administratif de l'Institut.

[Rochefort, 22 janvier 95].

Mon cher maître ami,

Seriez-vous assez bon pour me redire les noms des deux aimables Mères de Sion, celle de Namleh et celle de Jérusalem, à qui je voudrais envoyer « Le Désert ».

Nous serons à Paris, ma femme et moi, le 1er février, et nous vous demanderons, à Mme Halévy et à vous, de venir au temple de la Rédemption, assister au mariage de notre frère Georges de Ferrière.

Veuillez agréer, je vous prie, mes bien affectueux respects.

P. Loti.

[11 mars 95].

Cher monsieur et ami,

Une femme charmante et pauvre, Mme Adrienne Piazzi, présente un livre, le Pharos, à la commission du prix Montyon dont vous faites partie. Je m'intéresse tant à elle que je viens vous demander un peu d'attention bienveillante pour son œuvre.

Votre respectueusement affectionné. P. Loti.

Mme Adrienne Piazzi (de son nom de jeune fille Delcombre) a signé son livre Adriana Piazzi. *Le Pharos*, Delagrave, 1886, in-8° de 111 pages, figures et planches.

Le même auteur a publié de 1879 à 1903 un certain nombre de romans et études d'art.

[Hendaye, 10 octobre 95].

Mon cher maître ami,

Merci de votre conseil pour le centenaire de l'Institut. Et pardonnez-moi de revenir tout de suite vous demander un conseil encore, plus ennuyeux et plus grave, en faisant appel à toute votre amitié pour cela.

Depuis quelque temps l'*Echo de Paris* m'injurie périodiquement dans des termes ignobles. Malgré l'avis réitéré de mes amis qu'il faut traiter cela par le dédain et le silence, ma patience est à bout. Je veux négliger le fou grotesque qui signe ces articles, le né Tailhade ; mais je veux m'en prendre au directeur du Journal, le né Henri Simon, dont le rôle est plus odieux, parce que je l'ai reçu à ma table à Hendaye et qu'il m'a accablé de demandes de collaboration.

L'attaquer en diffamation et donner l'amende qu'il paiera à la Société de Sauvetage ? Ou bien aller le cravacher ? Ou bien les deux à la fois ? Lequel serait le plus correct, le moins bruyant, le moins ennuyeux pour l'Académie ?

Ayez encore la bonté de me dire cela, et puis pardonnez-moi, je vous en prie, et veuillez croire à ma plus affectueuse et respectueuse reconnaissance.

P. Loti.

L'enveloppe, scellée de l'empreinte d'un cachet arabe, a été conservée et jointe à la lettre.

[22 8 bre 95].

Cher monsieur et ami,

Comme toujours je suivrai le conseil que vous avez bien voulu me donner quoiqu'il m'en coûte cette fois plus que les autres.

Je vous remercie avec le plus affectueux respect.

P. Loti.

(*A suivre*).

Errata. Dans le Cahier 13 (page 17), au sujet de la publication de *Au Maroc* dans l'Illustration, il faut lire 24 août (et non 24 avril).

En outre a été omis le télégramme suivant :

21 *mai* 1891. *Viaud, lieutenant vaisseau. Formidable. Alger. Cordiales félicitations. Halévy. Meilhac.*

VARIÉTÉS

ANNIVERSAIRE. REVUE DES LECTURES. CONFÉRENCES. CORRESPONDANCE

Claude Farrère a 80 ans (*Cols Bleus*, 28 avril 1956). — Sous ce titre, notre ami Alfred Sexer, secrétaire particulier de notre Président, publie un important article exaltant la magnifique carrière de marin et d'écrivain du disciple préféré de Pierre Loti.

... Il n'entre pas dans mes intentions d'écrire la biographie bien connue du commandant Bargone, mais seulement de montrer, par quelques exemples, sa grandeur d'âme, de dépeindre son caractère généreux et si combatif à la fois...

A différentes reprises j'eus l'occasion de rencontrer des marins qui servirent sous ses ordres. Tous unanimes à reconnaître combien, tout en étant juste dans le service, il savait se montrer compréhensif envers ses subordonnés, et le souvenir ineffaçable qu'ils en gardaient. Le petit fait suivant tendrait à le prouver : Peu de jours après l'attentat du 6 mai 1932, qui coûta la vie au Président Paul Doumer et où Claude Farrère fut grièvement blessé en se portant au secours du chef de l'Etat, un de ses ex-fourriers, qui avait servi sous ses ordres sur le « Vautour » que commandait alors Pierre Loti, entreprit spécialement le voyage de Perpignan à Paris, pour s'enquérir de son état de santé et s'assurer par lui-même que son ancien supérieur n'était pas en danger. Ce petit fait tendrait à prouver qu'il existe de par le monde, et plus particulièrement en France, beaucoup plus de gens de cœur qu'on ne le suppose...

... Sait-on qu'en souvenir de tout ce qu'il fit pour la Turquie, une rue d'Istanbul porte le nom de Claude Farrère ? J'ai pu moi-même constater à différentes reprises l'accueil enthousiaste que ce pays réserve à l'auteur de « l'Homme qui assassina »... Il y a peu d'années, à son arrivée dans la capitale turque, la Marine nationale, tenant à lui faire honneur, mit à sa disposition une vedette pour lui permettre de se rendre à Kandilli, l'un de ces charmants et pittoresques villages situés sur la rive d'Asie du Bosphore, où il était l'hôte d'amis très chers, les comtes Ostrorog, dont l'un est notre ambassadeur à New-Delhi...

... Je pense bien souvent à ce beau pays basque, où récemment encore, Claude Farrère passait de longs mois d'été en sa charmante villa de Zeruko-Zubia... Que d'heures inoubliables passées en dissertant sur mille et une choses et tout spécialement sur le caractère si particulier des habitants de cette Eskual-Herria : ceux de la montagne, cultivateurs ou pâtres, parfois contrebandiers, en dignes descendants de ce « Ramuntcho » que Pierre Loti rendit célèbre.....

... Claude Farrère s'entretenait familièrement avec les pêcheurs dont il avait su capter la confiance, de leurs soucis, de leur famille et principalement de leur temps passé au service de l'Etat. Retrouvant parfois quelques-uns de ses anciens matelots, égrenant avec eux des souvenirs de campagnes lointaines, confirmant ainsi l'axiome bien connu : « Marin tu es, marin tu resteras »...

Et maintenant que les ans ont courbé sa haute silhouette, assis à sa table de travail, l'esprit toujours en éveil, comme au temps où il prenait le quart, Claude Farrère poursuit son œuvre d'écrivain, de romancier, de conteur...

Cuistrerie. — Le mercredi 15 février, un certain SUUT KEMAL YETKIN a tenté de faire une conférence sur le sujet : « Les relations culturelles franco-turques par voie de traductions ». Cette réunion était placée sous les auspices de la Direction culturelle des Affaires Etrangères.

Passons sur le morne ennui que l'orateur a infligé à son infortuné auditoire. Ce ne fut en somme qu'une longue énumération de tous les auteurs français depuis la seconde moitié du siècle dernier jusqu'à nos jours. Tous les auteurs furent cités, même Zola — Zola ! en Turquie ? — Tous sauf un. Car, tenez-vous bien ! d'un obscur écrivain, complètement indifférent à la cause turque du nom de Pierre Loti, le sieur Suut Kemal Yetkin n'a jamais entendu parler. *Hénaurme* !!! aurait dit Flaubert.

Etait-ce crétinisme ou malveillance ? Les deux sans doute. La goujaterie était d'autant plus répugnante que M. Samuel Loti-Viaud, le propre fils de Loti, invité à cette conférence, venait d'être présenté à l'orateur. Le soir même, ulcéré, notre ami nous écrivait pour nous confier son chagrin :

... De la part d'un Turc, ce ne pouvait être un oubli, mais bien une omission voulue. L'opinion personnelle de M. Suut Kemal Yetkin m'aurait été parfaitement indifférente, mais comme il était le représentant officiel de l'Université d'Ankara, du Ministère des Affaires étrangères et de l'Ambassade de Turquie, j'ai été écœuré d'une telle ingratitude.

Les Turcs n'ont pas ménagé à mon père le témoignage de leur reconnaissance tant qu'il était là pour les défendre. Et il fut le seul à les défendre en France, et même en Europe, aux temps des guerres de Tripolitaine, des Balkans et d'après la Grande Guerre. Et maintenant voilà...

Mon cher Samuel, votre peine est la nôtre. Nous y ajoutons notre indignation. Notre mélancolie aussi, quand nous évoquons le temps où la Grande Assemblée Nationale d'Ankara envoyait à votre père une ambassade portant un message d'admiration reconnaissante. Notre amie Mme Ferid Tek (d'Istanbul) ne doit pas l'avoir oublié.

A quel genre de manifestation le sieur Yetkin a-t-il voulu se livrer ? Espérait-il ainsi courtiser certaines chapelles littéraires, voire académiques, qui nous sont hostiles ? En tous cas, cette conférence n'a honoré ni le Comité France-Turquie, ni la Direction culturelle de l'Ambassade, et nous espérions de ces organismes un désaveu formel.

Saisi de notre protestation, M. Baldaş, conseiller culturel de l'Ambassade de Turquie, a bien voulu nous téléphoner (et nous l'en remercions) pour, à défaut d'une impossible justification, présenter une explication de l'attitude de son compatriote.

Selon M. Baldaş, Pierre Loti aurait été si mal traduit en turc qu'il valait mieux ne pas en parler. L'argument est spécieux et ne nous convainc aucunement.

Que la langue turque, si poétique pourtant, se prête mal à des traductions d'auteurs français, c'est l'évidence. Depuis la réforme kemaliste elle est en pleine évolution et des linguistes officiels cherchent à débarrasser son vocabulaire déjà étroit des mots arabes et persans que des néologismes étymologiquement turcs ne remplacent pas toujours avec bonheur. Nous espérons quelque jour traiter ici même cette question au sujet de la langue turque que parlait Loti.

Mais l'impuissance qu'invoque M. Baldaş ne saurait être particulière aux

œuvres de Loti ; elle a frappé davantage peut-être les auteurs que le conférencier a cités avec complaisance. Pour un Oriental, pour un Turc de l'époque osmanli, des situations comme celles du scabreux *Pot-Bouille* ou de l'attendrissant *Petit Chose* étaient plus incompréhensibles encore que celles du poignant *Pêcheur d'Islande*. Et l'absence de synonymes rendait tout aussi difficile l'adaptation. M. Baldaş le sait bien qui nous avoue l'avoir tentée sans succès.

Si le conférencier avait été de bonne foi, il n'aurait pas manqué de citer Loti pour déplorer que les traductions aient été insuffisantes au point de trahir l'art et la pensée du plus grand ami que la Turquie ait jamais trouvé parmi les écrivains français.

Que l'honorable M. Baldaş se rassure, l'incongruité de son compatriote — *Ne saygısız ve nankör bir adam* ! — ne réussira pas à convaincre l'impénitent turcophile qui signe ces lignes que la sottise et l'ingratitude sont des défauts turcs. Il a eu trop souvent la preuve du contraire.

Robert Guéneau.

Matila Ghyka. **Escales de ma Jeunesse** (Editions La Colombe). — L'auteur, de nationalité roumaine, nous y conte les souvenirs aimables, parfois émouvants, toujours intéressants de sa carrière de marin, en un style alerte et coloré.

M. Ghyka fit toutes ses études en France et fut reçu au Borda en 1900. A sa sortie de l'Ecole navale, il regagna sa patrie et servit dans la marine roumaine.

A cette époque ses préférences littéraires allaient de Pierre Louÿs à Maurice Maindron puis, un peu plus tard, à Henri de Régnier dont *La Double Maîtresse* et surtout *La Canne de Jaspe* « furent mon pain esthétique et spirituel » (*sic*).

Il est étonnant que le jeune aspirant n'ait à peu près rien compris à Pierre Loti. Il ne voit en lui que « le chantre de la Bretagne infiniment triste et pluvieuse » et le compare à Paul Féval, ce qui est proprement ahurissant.

Je n'ai pas jusqu'ici parlé de Brest et de la Bretagne qui étaient pourtant notre décor physique. C'était bien la Bretagne de Loti, celle de « Mon Frère Yves », infiniment pluvieuse et mélancolique, mais douée d'un charme pénétrant que je savais comprendre et apprécier grâce aussi aux romans de Paul Féval... Loti n'avait rien exagéré de ce caractère mélancolique de la Bretagne et des Bretons ; c'est lorsqu'il transporta cette atmosphère au Japon ou à Tahiti que ses descriptions ne sont plus tout à fait d'accord avec la vérité... Loti transportait partout, au Japon comme dans le Pays Basque, à Tahiti comme à Angkor, sa tristesse personnelle, son anxiété devant la fuite du temps et de toutes choses qui, en Bretagne, s'était spécialement accordée à la mélancolie épandue sur les landes et les granits de la péninsule celtique et dans l'âme de ses habitants. Et par-dessus le marché, tout cela était d'accord avec le spleen anxieux, universel, de « l'Age du Gaz » régnant à l'époque où Loti écrivit ses livres, spleen qui devait disparaître après 1900 *quand Farrère écrivit ses premiers romans...*

Au sujet du Japon, M. Ghyka commet l'erreur déjà réfutée ici même (voir Cahier 12). Dans *Madame Chrysanthème* et *Japoneries d'automne*, Loti décrivait, véridiquement au témoignage irrécusable de Lafcadio Hearn, le

Japon encore médiéval de 1885. Farrère ne vit que celui de 1905, celui de Tsoushima, et l'on sait avec quelle effrayante rapidité le Nippon évoluait alors.

Dire aussi que Loti décrit uniformément la Bretagne pluvieuse et l'Orient lumineux ou Tahiti prouve une ignorance singulière de l'œuvre.

Nous n'en tiendrons pas rigueur outre mesure à l'auteur ; pas plus que de sa nouvelle roture affirmée. Loti n'était pas indifférent aux titres nobiliaires, nous non plus. Malgré toutes les « démocraties populaires », pour nous l'auteur d'*Escales de ma jeunesse* restera paré du titre prestigieux de *Prince* Ghyka.

L'activité de notre Comité algérien. — En union avec notre ami le peintre Louis Granata, le Docteur Henri Marchand, président et animateur de notre section algérienne, a organisé le 4 mai dernier une manifestation en l'honneur de Pierre Loti.

Après la lecture par Mlle Lucienne Bertrand de l'émouvant article d'Edmond Haraucourt, écrit peu après la mort de Loti, Mlle Nguyeng-Van-Luong, en costume national, évoqua à travers le texte d'*Un pèlerin d'Angkor*, une fête chez le roi Narodon. Puis le commandant Cao-Van charma l'auditoire par un des contes de son recueil folklorique : *La légende du gong et du tam-tam*. Enfin, Mlle Coézy, une jeune guadeloupéenne étudiante en lettres à Alger, lut avec émotion et recueillement, devant un décor où apparaissaient les mornes de la Martinique, l'inoubliable « Rêve » du *Livre de la Pitié et de la Mort*. La séance se termina par la projection d'un film sur l'Ile de la Réunion, commenté par son réalisateur, le Docteur Clastrier.

Un nombreux auditoire, vibrant et sympathique, ne ménagea pas ses applaudissements. Cette manifestation démontra une fois de plus la fidélité de l'élite intellectuelle au souvenir de Loti et le goût du public algérois pour l'exotisme.

Nous adressons toutes nos félicitations au Docteur Henri Marchand et à nos amis militants d'Alger pour leur représentation si réussie.

Toute notre admiration aussi. Oser une semblable manifestation dans une ville en proie aux troubles que l'on sait, à quelques pas d'un garage récemment incendié par les rebelles, c'est plus que du cran, cela frise l'héroïsme.

Sur Paul Léautaud. — Paul Léautaud a quitté ce monde. Disparition qu'il a voulu discrète, ce qui n'a pas manqué de surprendre chez cet homme explosif. L'écrivain n'a pas laissé que des regrets chez ceux qui n'ont pas oublié les propos irritants du pontife du *Mercure de France*. M. André Billy, notamment, l'a jugé sans trop d'aménité.

Dans les *Entretiens avec Robert Mallet*, nous relevons le passage suivant :

Robert Mallet : *Vous avez reproché à Loti d'avoir un goût d'antiquaire oriental* ?

Paul Léautaud : *Oui. Cet homme qui s'habillait chez lui en costume turc. Je trouve ça... Enfin !... Non, non !...*

Quelle profondeur de jugement ! Quelle pertinente et définitive analyse !

Le correspondant qui nous communique ce texte sollicite notre indulgence pour Léautaud qu'il considère comme un écrivain de grande classe et qui,

comme Loti, montrait une « sensibilité très vive pour tout ce qui souffre et spécialement pour les bêtes déshéritées et malheureuses ».

On ne voudrait pas être méchant. Mais qui fut ridicule ? Loti, somptueusement costumé à l'orientale pour rêver dans la mosquée féerique qu'il avait fait édifier chez lui et caressant les « moumouttes » qu'il chérissait ? Ou l'ermite bougon de Fontenay-aux-Roses, vêtu d'oripeaux et cohabitant dans une même pièce avec des chiens, des chats, une chèvre et une oie qui, sur la table à manger, déversait ses... familiarités.

Tout de même !... Tout de même !

Gide et Louÿs en rhétorique (*Figaro Littéraire*, 28-1-56). — M. Jean Delay nous conte une amitié de l'adolescence, celle qui, vers l'année 1887, liait Pierre Louÿs et André Gide, alors élèves de l'Ecole Alsacienne. A cette époque.....

... La coquetterie de Louÿs qui entend se faire attendre et sa condescendance assez désinvolte pour ses admirateurs sont déjà d'une vedette. Mais surtout il est instructif de se reporter à la page de Journal sur les aspirations qui étonnaient et enchantaient son auditeur. « Beaucoup de poésie, beaucoup de douceur, beaucoup de grâce, beaucoup de sentiments... Je voudrais donc la phrase harmonique de Flaubert, la pensée délicieuse de Sully Prudhomme, la puissance d'émotion de Musset, le pittoresque de Théophile Gautier avec la poésie charmante de Loti et l'exquise douceur de Renan. Loti ! Renan ! Flaubert ! Flaubert ! Flaubert ! Loti ! Renan ! Renan !

Cette énumération est accompagnée en marge du Journal inédit de Pierre Louÿs, d'une note en date de décembre 1897 : *« Au fond je n'ai pas beaucoup changé ». Cettre trinité Loti, Renan, Flaubert concerne ses préférences en prose, ce qui explique sans doute l'absence de Hugo. Sur ces trois artistes du style, il est probable que les deux amis (Gide et lui) ont dû s'entendre, car la prose dont rêvait alors le futur André Walter était « une phrase qui coule comme de la musique ».*

Admirateur passionné de Loti (qui le lui rendait bien), l'auteur d'*Aphrodite* le resta toute sa vie. Dans ses *Souvenirs*, Claude Farrère qui fut dans l'intimité des deux écrivains a, sur cette admiration partagée, écrit une de ses meilleures pages.

Errare humanum est (*Le Figaro*, 19-4-56). — Ce quotidien a organisé un nouveau concours d'erreurs. La question nº 13, où les concurrents devaient dire quel était l'auteur du roman qui avait inspiré le célèbre drame lyrique de Puccini intitulé *Madame Butterfly*, nous a valu de nombreux appels téléphoniques.

La réponse officielle du jury du concours nous a paru assez peu satisfaisante. Rappelons cette histoire.

Le récit autobiographique de Loti sur son séjour au Japon paraît à la fin de 1887, dans l'édition du *Figaro* (Tiens ! tiens !) Quelques treize années plus tard l'écrivain américain David Belasco s'avise, en modifiant légèrement

l'affabulation, de le transposer en drame. Oh ! Il ne se mit guère en frais d'imagination et ne se donna même pas la peine de changer les lieux et les personnages. La scène se passera également à Nagasaki, dans ce faubourg de Diou-djen-dji habité et décrit par Loti. Même officier de marine convolant en un mariage pour rire. L'indispensable confident Pierre Le Cor (Mon frère Yves) est devenu le consul Sharpless. Madame Chrysanthème a été rebaptisée Mme Papillon (Butterfly). Seule innovation, la mousmé ayant pris le mariage au sérieux (comble d'invraisemblance) et étant devenue mère, se fera harakiri lorsque le volage officier viendra réclamer son enfant.

On ne peut réellement imaginer plagiat plus éhonté, et Loti s'en plaignit à plusieurs reprises. De ce roman, un autre yankee, un certain John Long, tira une adaptation scénique dont s'emparèrent les librettistes italiens Illica et Giacosa. De là est sorti le drame lyrique qui connaît un succès éclatant et durable depuis sa première représentation à la Scala de Milan en 1904.

Les concurrents qui pour leur réponse s'étaient référés à Loti et à *Madame Chrysanthème* avaient mieux jugé que les augures du concours.

Perseverare diabolicum. — Par décision du Conseil municipal de Paris, plusieurs voies de la Capitale ont reçu le nom de personnalités des lettres, des sciences ou de la politique. Malgré les interviews prodiguées par Claude Farrère et les nombreuses démarches effectuées par le Président Jean Marie, le nom de Pierre Loti a été une fois de plus écarté par nos édiles. Mais grâce aux efforts de notre ami M. André Mansart, nous allons obtenir une petite compensation.

Apprenons à ceux qui l'ignorent qu'il existe à Paris une « Allée Pierre-Loti ». Elle est située dans le cadre prestigieux du Champ-de-Mars, au pied de la Tour Eiffel. Elle a environ 500 mètres de long.

Oh ! certes l'administration des Postes l'ignore, aucune habitation ne s'y dresse et nulle correspondance n'y est acheminée. Elle n'est hantée que par de paisibles promeneurs et résonne seulement du bruit des jeux d'enfants. Depuis longtemps ses plaques indicatrices avaient disparu. Elles vont être relevées, notre ami en a reçu l'assurance de M. Féron, Président du Conseil municipal, qui lui a communiqué la note suivante :

... J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai donné des instructions afin que les plaques indicatrices nécessaires soient posées dans les meilleurs délais.

Toutefois le service compétent vient de me faire connaître que la pose de ces plaques nécessitera un délai de trois mois... Signé : G. Eyraud, Directeur des Beaux-Arts et de l'Architecture.

Et notre ami ajoute : « J'ose espérer que cette parole sera tenue. J'irai m'en rendre compte moi-même fin juillet ».

Nous remercions et félicitons M. André Mansart pour ses démarches couronnées de succès. Mais comment obtenir que Pierre Loti ait enfin à Paris une véritable rue à son nom ? Faudra-t-il organiser une pétition ? Dans sa prochaine séance notre Comité en décidera.

Beaumarchais prétendait « qu'il n'était pas nécessaire de réussir pour persévérer ». C'est ce que nous ferons.... diaboliquement.

Propos de Reine. — Dans un de ses récents numéros, l'hebdomadaire *Noir et Blanc* attribuait la création de l'expression « Rideau de fer » à sir Winston Churchill. Nous signalons à M. Hervé Lauwick, directeur de cette publication, que le mot n'est pas de l'ex-Premier anglais, mais de la Reine Elisabeth de Belgique. Il fut rapporté par Pierre Loti, alors correspondant de guerre à l'*Illustration*.

Parlant de ses ex-compatriotes les Allemands, elle dit à Loti : « C'est fini... entre eux et moi il y a un rideau de fer qui est descendu pour jamais. » (*L'Illustration*, 24 avril 1915. *Quelques mots prononcés par S. M. la Reine de Belgique*).

Ce texte de Loti a été réimprimé dans *La Hyène Enragée* (p. 123). Les illustres interlocuteurs ne pouvaient évidemment prévoir quelle étonnante fortune était réservée à ce mot.

Jacques Sorbets.

Mutilations. — Notre éminent ami l'amiral Chomel nous écrit :

... ... J'ai eu l'occasion d'avoir sous la main un exemplaire de « Pêcheur d'Islande », édité par X... Il y a là-dedans des coupures scandaleuses. Loti n'a cependant pas la réputation d'être un écrivain licencieux. J'ai été indigné. On a tout émasculé... »

La maison Calmann-Lévy, propriétaire des œuvres de Loti, nous a toujours présenté des éditions complètes et soignées, même quand il s'agissait de tirages à prix réduits. Nous regrettons que cet Editeur ait été amené à céder occasionnellement ses droits à une firme qui, sous prétexte de s'adresser à la jeunesse, présente des éditions tronquées.

Mais éclairons la religion de l'amiral. Le Directeur littéraire (qu'il dit !) de la grande maison d'édition incriminée est ce même écrivain qui, naguère, déclara que Loti n'avait aucune espèce de talent, qu'au surplus il était complètement périmé et devenu illisible.

Ce libelle valut à son auteur de recevoir une nuée de protestations dont il resta pantois. Ce fut une belle volée de bois vert. Alors, l'échine encore endolorie, notre homme se venge comme il peut. Dans le privé, un petit propos venimeux par-ci ; dans son activité directoriale, une coupure intempestive par-là... Le coup de pied de l'âne.

Conférences. — Nous avons fait parvenir à tous nos amis habitant la région parisienne un tract annonçant les conférences avec projections en couleurs qui seront faites au cours de l'été par notre amie Mme Magné de Lalonde à la salle de Boulogne-sur-Seine.

Rappelons que, aux séances consacrées à Pierre Loti, nos amis sont reçus gracieusement sur présentation de leur carte.

Sur demande, nous adresserons le tract à ceux de nos amis de Province qui, à l'occasion d'un voyage à Paris, voudraient assister à ces conférences.

Le Gérant : Robert Guéneau.

2084. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 6-56

1889. — Voyage au Maroc. Cf. *Au Maroc.*

1889 (18 mars). — Naissance de son fils Samuel.

1890. — Second voyage en Roumanie et à Constantinople.

1891 (21 mai). — Election à l'Académie française.

1891. — Embarquements sur les cuirassés « Formidable » et « Courbet » (Méditerranée). Cf. *Matelot.*
Visite à la Reine de Roumanie à Venise. Cf. *L'Exilée.*

1891-1893. — Commandant du « Javelot », stationnaire de la Bidassoa.

1892 (7 avril). — Réception à l'Académie Française.

1894. — Voyage en Terre-Sainte. Cf. *Le Désert, Jérusalem, La Galilée, La Mosquée verte.*

1896-1898. — Commandant du « Javelot » à Hendaye. Cf. *Ramuntcho.*

1898 (20 avril). — Capitaine de frégate.

1899-1900. — Voyage aux Indes et en Perse. Cf. *L'Inde* (*sans les Anglais*), *Vers Ispahan.*

1901-1902. — En campagne sur le « Redoutable » (Chine, Japon, visite d'Angkor). Cf. *Les Derniers jours de Pékin, La troisième jeunesse de Madame Prune, Un Pélerin d'Angkor.*

1903-1905. — Commandant du « Vautour » (séjour à Constantinople. Cf. *Les Désenchantées.*

1906 (2 août). — Capitaine de vaisseau.

1907. — Voyage en Egypte. Cf. *La Mort de Philae.*

1909. — Voyage à Londres.

1910 (14 janvier). — Admis à la retraite après 42 ans de services dans la Marine dont 20 ans à la mer.

1910-1911. — Voyages à Constantinople et à New-York. Cf. *Quelques aspects du vertige mondial.*

1913. — Voyage à Constantinople et Andrinople. Cf. *Suprêmes visions d'Orient. Turquie agonisante.*

1914-1918. — Sur les fronts français, belge et italien. Cf. *La Hyène enragée. L'Horreur allemande.*

1922. — Action de propagande en faveur de la Turquie. Cf. *La Mort de notre chère France en Orient.*

1923 (10 juin). — Mort de Pierre Loti.

1923 (16 juin). — Obsèques aux frais de l'État. Inhumation dans le jardin de la « Maison des Aïeules ».